

INTRODUCTION

Vivre par(mi) les écrans aujourd'hui

Vivre par(mi) les écrans aujourd'hui: quand on a créé cette formule pour intituler le colloque international qu'on allait diriger à Lyon en septembre 2014, elle se voulait une tentative d'explicitier des mutations fondamentales qu'on entrevoyait dans notre condition individuelle et collective. Aujourd'hui, elle est devenue d'une telle évidence qu'elle nous est parfois rendue en proverbe par quelque interlocuteur. Si donc d'un côté personne ne semble plus douter de la justesse de cette façon de résumer notre condition actuelle, d'un autre côté personne ne semble encore savoir très bien ce que « vivre par(mi) les écrans aujourd'hui » finalement veut dire et ce que cela comporte: autrement dit, quelles mutations cela est en train de produire dans nos rapports à nous-mêmes, aux autres, au monde. Ou encore, quelle(s) configuration(s) le « vivre » inclus dans notre formule est en train d'assumer.

C'est pourquoi, quand un signe de telles configurations à venir semble se manifester, tout de suite il nous apparaît comme surprenant, étonnant, souvent alarmant, faisant ainsi *la une* dans les médias, et l'on se précipite alors pour l'interroger, ou plutôt – même sans trop s'arrêter sur son questionnement – pour l'évaluer: pour ce faire, quelque soi-disant spécialiste est toujours disponible. C'est le cas d'un fait divers qui s'est produit dans la banlieue de Naples en février dernier. Le corps d'un garçon de 18 ans, tué dans des circonstances peu claires, avait été retrouvé par la police sous une couche de 50 centimètres de terre, à proximité de deux établissements scolaires. La fosse venait d'être vidée et le corps du garçon d'être transporté ailleurs, quand des lycéennes sont sorties d'un des deux établissements pour la pause de midi, ont appris ce qu'il s'était passé et ont commencé à prendre des *selfies* devant la fosse. Voilà la nouvelle qui a fait l'objet d'un article paru dans le site Web du plus important quotidien italien. Attention: la nouvelle qui a fait la une (et qui est vite devenue virale) n'était pas qu'un garçon de 18 ans, au casier vierge, recherché par sa famille depuis quinze jours, avait été retrouvé mort dans la banlieue de Naples. À présent, ce genre d'événements

n'est pas si rare dans la vie de cette ville malheureuse. Pour un média, il aurait été presque une « non-nouvelle », un peu comme « un chien a mordu un homme », l'exemple typique d'une « non-nouvelle » pour les vieux manuels de journalisme : l'exemple du trop prévisible. Une véritable nouvelle serait plutôt celle qui renverse nos prévisions : typiquement, « un homme a mordu un chien ». Voilà donc la nouvelle lancée au public : des filles se prenaient des *selfies* à côté de la fosse où un garçon du même âge venait d'être retrouvé assassiné. Par là, nos prévisions d'empathie et de pitié sont cruellement renversées et déçues. Oui, cela fait la une, attire notre attention inquiète ainsi que prête à l'indignation, et nous amène à lire les immanquables avis des « experts » consultés par le journaliste.

L'un de ces « experts » nous « explique » – c'est bien sa fonction – que nous sommes là face au problème de cette génération d'« ados » et plus généralement de celle des *digital natives* : *différemment de nous, les adultes* (attention à cette manière de distribuer et de décrire les rôles respectifs), pour qui une fosse serait *immédiatement* la « représentation » [*sic*] du mort et susciterait donc *immédiatement* des émotions et des réactions, les jeunes de cette génération quant à eux n'arriveraient à établir des relations que par une voie *médiatique* – à travers les *selfies*, par exemple –, laquelle, en même temps, les mettrait à l'abri des émotions. D'où leur difficulté à l'empathie que la nouvelle de Naples manifesterait. Voici donc le récit sous-entendu par l'« expert » : *nous, les adultes, pouvons bien éprouver des émotions car nos rapports au monde sont sans médiations* – du moins, sans (trop de) médiations... *médiatiques* –, tandis que *eux, les digital natives, ont du mal à éprouver des émotions* puisque leur *seule manière d'établir des relations est la voie médiatique*. Bref, les médias – et leurs écrans – compromettent toute immédiateté et *font écran* à l'empathie.

Or, afin de rendre son authentique complexité au problème ainsi soulevé – bien sûr, très sérieux, mais ici très mal formulé –, il faudra tout d'abord mettre en cause la prétendue neutralité de la position d'observateur à partir de laquelle le récit paraphrasé ci-dessus est proposé. Bien loin d'être neutre, une telle position est typique des *digital immigrants*¹, à savoir des personnes appartenant aux générations

1. M. Prensky, « *Digital Natives, Digital Immigrants* », in *On the Horizon*, n° 5, octobre 2011.

précédant celle des *digital natives*, lesquelles ont vécu inévitablement le développement du numérique comme un bouleversement non seulement de leur *régime médiatique* mais de leur expérience tout court. Or, pour rester dans la métaphore des « immigrants », puisqu'ils ont quitté un pays que leurs descendants ne connaîtront jamais directement, leur position est incontestablement très précieuse, mais non moins incontestablement relative. Néanmoins, une telle position semble être vécue comme absolue, et donc neutre, par qui l'occupe, au moment où elle l'empêche de comprendre qu'il n'est pas tenable d'affirmer une opposition, à son tour absolue, entre un rapport au monde qui saurait être immédiat et l'autre qui ne pourrait l'être à cause de sa constante médiatisation.

Pour continuer à discuter en termes de « position », mieux vaudrait dire que les *digital natives* sont engagés *au premier rang à négociier* avec le contexte économique et culturel où nous vivons, l'élaboration de *médiations* en grande partie *inédites* investissant les rapports de nous tous au monde : des médiations dont les écrans électroniques, ensuite digitaux, sont devenus les interfaces par excellence, qui donc fondent la possibilité même de l'empathie aujourd'hui. Mais évidemment fonder la *possibilité* de l'empathie signifie fonder à la fois la possibilité même de la non-empathie.

Plus généralement, mieux vaudrait souligner que la centralité occupée à présent par les médias – et donc par leurs écrans – dans nos rapports au monde montre, de manière particulièrement évidente, que *l'opposition traditionnelle entre médiation et immédiateté* (entendue comme l'absence de toute médiation) *a toujours été dépourvue de sens*, et cela déjà à partir de l'expérience perceptive.

En effet, tout d'abord il est clair que ce n'est pas seulement au moment où nous prenons un *selfie* que notre contact avec le monde se fait par le filtre d'un média. Pour se limiter au domaine du visuel, il faudra souligner plutôt que, même quand nous *ne sommes pas* en train d'utiliser des dispositifs ou des médias optiques, notre commerce avec eux ne cesse de déborder sur notre perception. Voir le monde, c'est toujours le voir à travers le prisme de notre histoire individuelle et collective, dont celle de nos expériences médiatiques. Par conséquent, de telles expériences contribuent à façonner notre approche sensible au monde ainsi qu'à constituer l'étoffe même de notre imaginaire. À titre d'indice explicitant ce dernier processus, on pourrait rappeler, par exemple, que l'expression populaire « se faire

des films » tend à prendre la relève sur la locution « rêver les yeux ouverts », en évoquant ainsi un rapport au monde qui, à partir du siècle dernier, a été irréversiblement creusé par le dispositif cinématographique. Notre imaginaire, donc, mais aussi notre perception et notre mémoire semblent être informés et modifiés de manière irréversible par la rencontre avec les formes expressives de la médialité et par les modes particuliers de voir le monde et d'entrer en relation avec les autres que les technologies impliquées nous ont appris. À bien y regarder, de telles médiations agissent aussi de façon rétrospective, c'est-à-dire que même l'expérience d'un événement vécu *en personne* (ou, pour mieux le dire, sans une médiation manifeste) ne pourra être réellement distincte ou dissociée des successives *remédiations*² que nous en connaissons. Pour citer l'exemple d'un média appartenant non pas au siècle dernier, mais à celui d'avant, c'est ce qui nous arrive quand nos photographies viennent se superposer à nos souvenirs des événements mêmes au cours desquels nous les avons prises.

C'est alors en ce sens radical qu'il faudra comprendre le « par » que nous tenons à mettre en relief au moment d'évoquer notre vie *parmi* les écrans. Le constat que les écrans nous entourent – qu'ils constituent désormais notre milieu et même notre éco-système – ne fait pas de nous simplement des sujets appelés à se rapporter à ces dispositifs, mais, tout en transformant les modes par lesquels nous nous rapportons à notre milieu, cette nouvelle condition vient modifier notre manière d'être – et de nous concevoir.

Mais dire tout cela n'est pas suffisant. Comme nous y avons déjà fait allusion, dans le diagnostic de « difficulté à empathiser » adressé aux jeunes filles napolitaines prenant des *selfies* devant la fosse vidée du corps d'un garçon tué, on peut déceler aussi l'idée que l'expérience vécue par le biais des médias ne provoquerait pas en nous un impact perceptif et affectif comparable à celui qui serait produit par une prétendue perception *im-médiée* de la réalité. Cependant, l'idée même d'une perception libre de toute médiation révèle son inconsistance si nous réfléchissons au fait que notre rencontre avec le monde se fait toujours *par l'intermédiaire* de notre expérience sensible, donc de notre corporéité et de son historicité. En ce sens alors, on peut dire

2. J. D. Bolter, R. A. Grusin, *Remediation: Understanding New Media*, Cambridge (MA), MIT Press, 1999.

que *toute perception est une perception médiée*, non seulement parce que tout contact avec le monde est façonné par le rapport avec une *médialité*, qui ne cesse d'empiéter sur la perception elle-même, mais, plus radicalement, parce que celle-ci se fait par le *médium* du corps que nous sommes.

Voilà donc que le fait divers, dont notre analyse se doit ici d'articuler certaines implications, non seulement devient emblématique, à sa manière, de quelques nouveautés – souvent encore à formuler – engendrées par nos relations avec les écrans contemporains, mais en même temps il rend plus évidentes des modalités de rapport à l'Être qui étaient déjà à l'œuvre bien avant la diffusion des médias actuels, même si notre manière dominante de penser tendait à négliger de telles modalités. Aujourd'hui, cela nous permet donc de défaire plus aisément la prétendue opposition entre une perception qui serait médiée et une autre qui resterait immédiate, en arrivant par là à défaire aussi un paradigme de pensée ayant traditionnellement caractérisé nos rapports au monde non pas en termes de *relations* impliquant forcément des *médiations*, mais plutôt en ceux de *distinctions, séparations et oppositions*, c'est-à-dire à partir d'une mise à distance du monde visible telle à réduire celui-ci à sa *représentation*.

Néanmoins, le fait même de rendre plus évidentes certaines modalités de rapport à l'Être qui étaient déjà à l'œuvre veut dire en même temps les accroître et donc les modifier, en révélant ainsi ce qu'on aurait envie d'appeler la *performativité ontologique de la technologie*, qui transforme de telles modalités par sa manière même d'en profiter et de les mettre ainsi en évidence. Précisément au sujet de la relation au visible, il est important de souligner dans l'épisode napolitain un élément qu'aucun des « experts » n'a observé : si la génération des *digital immigrants* montre la tendance à *garder*, par rapport à la fosse, *une distance* (exprimant respect, émotion, deuil) qui consiste à se poser comme des sujets voyants face à un objet visible, au contraire les lycéennes, dans leur geste même de prendre un *selfie*, si typique de la génération des *digital natives*, vont se situer du côté même de la fosse pour se photographier avec elle, comme des voyants qui s'intègrent dans le visible pour devenir *visibles avec lui*, en se dérobant ainsi à la position de sujets opposés aux objets.

Au lieu de s'interroger sur la portée d'une telle mutation, un des « experts » consultés par le journaliste ne semble y voir que le problème de cette génération, lorsqu'il affirme de manière critique que

maintenant, pour les *digital natives*, « *tout est sur le même plan* et ne dure que l'instant où l'on prend une photo avec le téléphone portable³ ». Les remarques des « experts », alors, font endosser aux *digital natives* la charge intimement conflictuelle de ce que les psychologues de l'École de Palo Alto auraient appelé un *paradoxe communicatif*, à savoir une communication imposant ou interdisant quelque chose et son contraire. S'agissant de l'épisode napolitain, une charge intimement conflictuelle finit par culpabiliser les jeunes d'être, à la fois, trop distants (et donc incapables d'empathie) et de ne l'être pas du tout. En effet, dans ce dernier cas, la médiation des écrans les rapprocherait trop de l'événement – et d'un point de vue spatial, car elle finirait par les mettre sur le même plan que ce qu'ils voient, et, en même temps, d'un point de vue temporel, car elle aplatirait leur expérience à la dimension du présent – ; tandis que, dans l'autre, elle les éloignerait trop de l'événement lui-même, les rendant insensibles à son égard car ils n'en feraient pas une expérience immédiate.

Ces considérations nous amènent alors à aborder la question aussi à un niveau libidinal. On sait que, pour introduire la notion fondamentale de *regard*, Jacques Lacan reprend *Le Visible et l'invisible* de Maurice Merleau-Ponty, là où il traite justement de ce glissement du voyant du côté du visible⁴ auquel on a fait référence dans cette lecture de la reconfiguration de la topologie que le geste du *selfie* implique. Évidemment, cette inclusion du spectateur dans le spectacle ne concerne pas que la dimension perceptive, mais également la dimension libidinale. Or, Lacan souligne que le fait de se sentir regardé par un regard *autre* comporte une sensation étrange, qui perturbe le voyant et le rend mal à l'aise lorsqu'il perd sa position de domination sur le monde, se retrouvant du côté du visible. L'émergence du regard, en effet, brise l'espace de la représentation, qui

3. On fait ici référence à un entretien rapporté par Dario Del Porto, « Napoli, gara di selfie all'uscita da scuola. 'Ucciso un ragazzo mando la foto a casa' », in *La Repubblica*, 20 février 2016, disponible à l'adresse web : http://napoli.repubblica.it/cronaca/2016/02/20/news/napoli_gara_di_selfie_all_uscita_da_scuola_ucciso_un_ragazzo_mando_la_foto_a_casa_-133829397/.

4. Cf. M. Merleau-Ponty, *Le Visible et l'invisible*, texte établi par C. Lefort, Paris, Gallimard, 1964, p. 293-294 ; J. Lacan, *Le Séminaire. Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964) [1973]*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1990, p. 83-89.

oppose un sujet à un objet, pour les situer sur le même plan : le voyant perd son privilège sur le visible et il se sent alors dépouillé, menacé par ce regard qui l'interpelle. De ce fait, le regard introduit un horizon traumatique, qui trouble le sujet ainsi que sa représentation du monde par l'apparition de quelque chose échappant à la représentation elle-même.

C'est bien cette énigme de l'irreprésentabilité de quelque chose de perturbant qui semble pousser les lycéennes à prendre des *selfies* à la sortie de l'école. Le trou de la fosse, l'absence du corps, images du manque incontournable que la mort incarne, font irruption dans l'univers du quotidien, le bouleversant de manière traumatique. La mort – d'une façon analogue au regard – surgit comme une altérité irréductible qui nous dépasse irrémédiablement.

Précisément comme la mort elle-même, et non différemment du regard lacanien, la nouvelle des jeunes filles prenant des *selfies* à côté d'une fosse nous fait, à son tour, nous sentir mal à l'aise car elle se heurte aux mœurs et conventions sociales, aux règles qui structurent notre relation avec les autres et le monde. Mais, on l'a vu, ce qu'il y a de traumatique dans une puissance perturbante – comme celle qu'on peut retrouver également dans certains *selfies* – est aussi ce qui permet l'irruption de l'altérité.

Plutôt que comme une difficulté à empathiser ou un refoulement du traumatique, le geste des lycéennes napolitaines pourrait donc s'avérer précisément un signe du processus en cours, dont on parlait plus haut, consistant à négocier de nouvelles modalités de médiations de nos rapports au monde. Évidemment, un tel geste ne fait qu'un avec les écrans par lesquels il s'accomplit, les investissant comme les *lieux de la médiation* entre la réalité du quotidien et la puissance perturbante de quelque chose de réel mais inattendu, inexplicable, irreprésentable. En effet, grâce à leur capacité de cacher et de montrer à la fois, les écrans peuvent nous présenter l'irreprésentable, tout en *faisant écran*, du moins partiellement, à son caractère perturbant. Autrement dit, loin de nous éloigner de l'événement en nous empêchant tout contact avec celui-ci, les écrans peuvent nous faire entrer dans quelque forme de relation avec la dimension traumatique de l'événement lui-même.

Par conséquent, s'il y a un risque d'anesthésie à l'égard d'une telle dimension, celui-ci n'est pas dû à la distance de la médiation, mais plutôt au refoulement de la médiation elle-même, dont le propre est

de tendre à se faire oublier, nous donnant ainsi l'illusion de la transparence. Évidemment, il s'agit d'une illusion bien dangereuse, car elle nous fait méconnaître que c'est précisément la médiation qui fonde toute possibilité de relation. Mais cette illusion est encore plus dangereuse car elle semble être dominante dans la génération des *digital immigrants* tout comme dans celle des *digital natives*, les deux se montrant ainsi bien sensibles, chacune de son côté, à l'*idéologie* contemporaine de l'immédiateté et de la transparence. En revanche, créer une formule comme « vivre par(mi) les écrans aujourd'hui » ne pouvait que viser tout d'abord à signaler qu'à présent nos vies consistent à percevoir, désirer, imaginer, connaître, penser *selon l'opacité propre à ces écrans*, qui nous connectent à nous-mêmes, aux autres, au monde, à la mort aussi.

Bien sûr, aujourd'hui nous vivons par(mi) des écrans différents, souvent très différents les uns des autres, qui impliquent des relations différentes, même très différentes, avec nous. Mais y a-t-il quelque dénominateur commun entre ces relations? Attention: une telle question ne vise pas du tout à définir une sorte d'*essence* des écrans aujourd'hui. Elle signale plutôt l'exigence d'indiquer et de décrire quelques constantes de l'*expérience* de vivre par(mi) les écrans aujourd'hui, ainsi que le défi de se faire interroger par ces constantes, afin d'y réfléchir de manière transdisciplinaire. Par ailleurs, c'est dans une telle attitude et dans un tel concert, à notre avis, que la philosophie qu'il s'agit de faire aujourd'hui peut trouver la posture et le langage qu'il lui faut. Mais, plus généralement, c'est par l'exigence et le défi qu'on vient d'évoquer que les auteurs des interventions ici rassemblées – des philosophes, ainsi que des spécialistes des études sur le cinéma et les médias post-cinématographiques, les uns et les autres du plus haut niveau international – ont accepté de se faire interpellés. C'est pourquoi leurs contributions savent établir un véritable dialogue et produire un enrichissement réciproque, en indiquant précisément dans l'élément fondateur de la mise en relation le dénominateur commun entre les rapports différents que les écrans établissent avec nous aujourd'hui. Si donc on peut parler de ceux-ci en termes de dispositifs, ce n'est pas qu'au sens de « dispositifs optiques », mais, ce qui est plus important, précisément au sens de *dispositifs de mise en relation*, sociale et politique non moins que logique et psychique, avec tout ce que cela implique aussi au niveau

ontologique et philosophique. D'où la richesse d'accents différents sur le « par », sur le « vivre », et, inévitablement, sur la pluralité des écrans qu'on trouvera dans les réflexions qui suivent.

Mauro Carbone, Anna Caterina Dalmaso, Jacopo Bodini